



© M. Boermans

les voix d'Ismène

Entretien avec Marianne Pousseur et Enrico Bagnoli

Marianne Pousseur : Tout commence par une scène incroyable, à Athènes en 2004, après le concert de *Laborintus II* de Luciano Berio. En guise de bis, le fils de Sanguineti déclame un poème, en grec, qui déclenche une ovation. Peut-on imaginer cela, aujourd'hui, dans notre vieille Europe ? Un public électrisé par un poème ! C'est ainsi que nous découvrons la poésie et le théâtre de Yannis Ritsos, ses monologues qui ressuscitent les protagonistes de la tragédie grecque. Ils viennent nous parler sans nous cacher leur âge : des dizaines de siècles sur les épaules.

Sur ce grand poème de déchirement qu'est Ismène, vous aviez établi un premier dossier à la tonalité très marquée : le geste d'Antigone (qui désobéit au Roi en donnant une sépulture à son frère Polynice, et le paie de sa vie) serait radical, donc utopique, donc criminel et terroriste – je vous paraphrase, j'exagère un peu ! – tandis qu'Ismène détient la clé d'une jouissance modérée, d'un juste rapport à la vie tissée de féminité sensuelle, des joies de l'enfance, et ainsi de suite. Mais est-ce l'intervention de Guy Cassiers ? La musique d'Aperghis ? Ou simplement votre traversée du texte ? Toujours est-il qu'à l'arrivée, le conflit Antigone-Ismène se remet à brûler, à nous brûler.

M. P. : Nous avons noté ceci : Antigone fait partie d'une chaîne fatale, et ne la rompt pas. Elle se suicide et déclenche une chaîne de suicides. Son geste est un grand geste, mais il se tient du côté du pouvoir. Antigone est fille de l'inceste (fille d'Œdipe et Jocaste), elle défend la loi archaïque, la loi du sang, contre la loi de la Cité...

En l'occurrence, celle du tyran...

M. P. : Ce qui nous intéressait, et dont le texte de Ritsos flamboie, c'est le pas de côté d'Ismène. Elle ne veut pas commander ni être commandée.

« C'est bien assez de tout ce qui nous scelle dès avant notre naissance », dit-elle. « c'est bien assez de la mort qui nous guette ». Vers la fin du spectacle, elle adopte pour dernier territoire un carré de lumière sur le sol : son espace est cette fenêtre, cette échappée. Ritsos met en scène une femme qui aime les hommes, les chants, les vendanges, l'odeur de la cannelle blanche – tandis qu'il peint une Antigone anorexique, qui s'enterre vivante comme une vierge.

Mais justement, non, c'est Ismène qui peint une Antigone anorexique...

Enrico Bagnoli : Bon, c'est sans doute là que réside le retournement dont tu parlais. C'est une indébrouillable histoire de rivalité entre sœurs, qui autorise une lecture ouverte. À l'entrée du poème, Ismène vit dans un temps arrêté, un espace en poussière. C'est en effet l'évocation de sa sœur qui la réveille et lui rend la vie, le temps d'une célébration nocturne. À l'homme qui la visite : « Je sais bien que vous êtes venu pour elle... »

M. P. : Ce texte me pose personnellement une question : serais-je capable de commettre un acte héroïque ? Je n'ai pas de réponse. L'utopie est désormais exclue du champ politique. Se lever chaque matin pour répéter avec soin, avec ténacité, les gestes quotidiens pour mes enfants, cela n'est-il pas aussi à verser au compte de l'héroïsme ? Nous sommes partis de l'apologie d'Ismène, c'est vrai, pour en arriver à cette ligne de fracture, qui divise sans doute chaque être humain. Car le monologue d'Ismène se révèle aussi poème d'amour – à sa sœur. Lorsque tout est dit, l'auteur précise qu'elle doit « prendre des cachets ». Pour s'endormir ? Pour sortir définitivement de la tragédie, et mourir enfin ?

E. B. : L'idée d'Aperghis était qu'elle ne mourrait pas, certainement pas ! La scène se répète tous les jours. Chaque jour, elle tient un jour de plus en usant de son pouvoir de séduction, le seul pouvoir dont sa sœur ne savait que faire...

M. P. : ...d'où l'indication-clé que m'a proposé Guy Cassiers : « Tu es une reine ».

Enrico Bagnoli :
« Il y a quinze ans que je cours après la même vision ! Il y a l'eau – l'élément de la mémoire ; plonger dans l'eau, c'est plonger dans sa tête. »

Le théâtre est un palais, j'y reçois en reine, je suis belle, j'ai un port royal, tout est possible. Et au cœur de cette dignité royale, il y a un épuisement. Tout le décor y participe : Ismène fond comme la cire, elle se dissout dans l'eau.

Le décor, justement... Feu, eau, cire... Tout un monde païen ?

E. B. : Il y a quinze ans que je cours après la même vision ! Il y a l'eau – l'élément de la mémoire ; plonger dans l'eau, c'est plonger dans sa tête. Il y a l'argile – statues, statues fissurées ! Et il y a le feu – le danger, la tragédie. Ce ne sont pas des symboles, ce sont des balises pour la perception : depuis l'obscur, faire surgir un monde cohérent, rythmé par des passages d'état... De la fumée au ras de l'eau – et voilà que l'eau devient solide...

Et au cœur de tout ça, une Voix.

M. P. : Une voix, ou des voix... C'est le propre de la musique de George Aperghis. Sa musique déploie généralement – et tout spécialement ici – une voix médiumnique, qui capte magnétiquement des forces. La « voix » est tout à la fois Ismène, Antigone, le chant nocturne des enfants, la déploration des vieilles femmes, le hennissement fantomatique des chevaux, le proche et le lointain, tout ça d'un seul souffle... Ce n'est pas

une partition « stabilisée », c'est pointilliste, cela construit un monde point par point.

E. B. : C'est cousu pour Marianne, sans aucun doute !

Berio déjà disait ne pas écrire pour Cathy Berberian, mais sur Cathy... Nouveauté chez Aperghis : la saveur « ethnique », et franchement mélodique.

M. P. : Dans *Dark Side*¹, déjà, Aperghis recomposait un « faux grec » phonétique – le grec est la langue de son enfance, dont le maniement est très chargé. Il n'avait touché jusque là qu'au « faux français », et ce n'est pas du tout pareil ! Un faux grec, oui, qui touche à la culture grecque, à des modes grecs, et rejoint la sensualité du texte... Mais tout cela, comme je disais, pris dans une grande variété de registres et de modes vocaux. Un large spectre de parler-changer, de chanter-parler, de voix poreuses, malpropres, indéfinies, qui contrastent avec le texte. Dans *Ismène*, la parole est une adresse ; la musique est un envahissement.

Bruxelles, avril 2009
Propos recueillis par Jean-Luc Plouvier.

^{1/} *Dark Side* de Georges Aperghis, pour mezzo-soprano et ensemble, a été écrit pour Marianne Pousseur (2004).